

Samuel Daniel et les traductions anglaises du *Pastor Fido* au XVII^e siècle en Angleterre: du voyage d'Italie à la naturalisation

Christine SUKIC
Université de Bourgogne

L'histoire de la traduction du *Pastor Fido* en Angleterre au XVII^e siècle commence par la traduction anonyme publiée en 1602 par Simon Waterson, *Il Pastor Fido: or the faithfull Shepheard*. Dans cette édition, on trouve une dédicace du traducteur à son parent, Sir Edward Dymoke, "champion de la reine", un sonnet de Samuel Daniel et une dédicace en prose de l'éditeur, dans laquelle on apprend que le traducteur est mort depuis peu¹. Cette traduction, dans laquelle le prologue de l'œuvre originale de Guarini n'est pas inclus, est rééditée en 1633 par William Sheares, sous le même titre. La traduction suivante, qui constitue la deuxième étape de ce parcours, est celle de Sir Richard Fanshawe, publiée par Humphrey Moseley en 1647: *Il Pastor Fido. The Faithfull Shepheard*. Celle d'Elkanah Settle, troisième et dernière traduction de l'œuvre au XVII^e siècle, *Pastor Fido, or the Faithful Shepherd*, est publiée en 1677 par William Cademan. Voilà donc les trois grandes étapes de la traduction du *Pastor Fido* au XVII^e siècle en Angleterre. On peut y ajouter cependant une traduction latine de l'œuvre, dont deux manuscrits se trouvent à Cambridge, sous le titre de "Pastor Fidus". Sur l'un des manuscrits, apparaît le nom d'un certain "Guliel. Quarles", qui en fut peut-être le traducteur². La pièce fut lue ou représentée à Cambridge, puisque dans l'un des manuscrits, on peut lire l'indication suivante: "Il pastor fido, di signor Guarini... recitata in Collegio Regali Cantabrigiae"³. Enfin, il faut également mentionner la traduction manuscrite de Jonathan Sidnam, qui se trouve à la British Library et porte le titre suivant: "IL pastor Fido or the Faithfull Sheapheard. An excellent Pastorall written in Italian by Battista Guarini and translated into English by Jonathan Sidnam, Esq., Anno 1630"⁴. En ce qui concerne les traductions d'extraits de la pièce, ou les

¹ Voir l'appendice pour une reproduction de ces trois textes.

² Il existe une édition moderne de cette traduction latine: *Pastor Fidus. Parthenia. Clytophon*, éd. Margaret J. Arnold, Renaissance Latin Drama in England, Hildesheim, Olms, 1990.

³ Cette information est disponible sur le site de la *Cambridge History of English and American Literature*, à l'adresse suivante:

<<http://www.bartleby.com/216/1200.html>>

⁴ La référence du manuscrit est la suivante: Add. 29493. Dans un article qui porte par ailleurs sur la traduction des *Essais* de Montaigne par Florio, Warren Boutcher note l'importance de la traduction manuscrite dans l'Angleterre du XVI^e siècle ("Humanism and Literature in Late Tudor England:

allusions ou parodies, de plus en plus nombreuses au fur et à mesure que l'on avance dans le siècle, l'ouvrage de Nicola Perella, *The Critical Fortune of Battista Guarini's Il Pastor Fido*, se révélera utile⁵ de même que l'introduction d'Elizabeth Donno à l'édition moderne de la traduction de 1602⁶. Pour avoir une idée de la place de cette traduction dans les publications anglaises de l'époque, on peut se référer à John Rigby Hale, qui dénombre, entre 1550 — année de la publication de *Principal Rules of Italian Grammar* de William Thomas⁷ — et 1659 — qui correspond à la date de publication du *Vocabolario Italiano e Inglese* de Giovanni Torriano, version révisée du *World of Wordes* de Florio⁸ — 400 ouvrages italiens traduits en anglais, représentant l'œuvre de 225 auteurs⁹. Si l'on compare le *Pastor Fido* avec l'*Aminta* du Tasse, le nombre de traductions de l'œuvre de Guarini est à peu près équivalent, puisque l'on trouve une traduction de l'*Aminta* en anglais au XVI^e siècle, et trois au XVII^e.

Mais il s'avère essentiel de revenir un peu en arrière, afin d'envisager non seulement l'histoire de la traduction, mais celle du texte même en Angleterre, car elle peut nous fournir quelques clefs intéressantes. Cette histoire débute en fait au XVI^e siècle. En effet, il faut savoir que l'œuvre de Guarini a déjà fait l'objet d'une publication en italien à Londres. Alors que la pièce paraît à Venise en 1590, l'éditeur et imprimeur londonien John Wolfe en donne une édition dès 1591, avec l'*Aminta* du Tasse — en italien également — pour laquelle il se fait appeler Volfeo¹⁰. Il semble que Wolfe se soit spécialisé dans la publication d'ouvrages

Translation, the Continental Book and the Case of Montaigne's *Essais*", *Reassessing Tudor Humanism*, éd. Jonathan Woolfson, Basingstoke, Hampshire; New York, Palgrave Macmillan, 2002, p. 243-268, et plus particulièrement p. 256).

⁵ Nicola J. Perella, *The Critical Fortune of Battista Guarini's "Il Pastor Fido"*, Florence, Leo S. Olschki Editore, 1973.

⁶ Elizabeth Story Donno, *Three Renaissance Pastorals. Tasso, Guarini, Daniel*, Binghamton, New York, Medieval and Renaissance Texts and Studies, 1993.

⁷ *Principal Rules of Italian Grammar, with a Dictionarie for the better understandinge of Boccace, etc.*, London, T. Berthelet, 1550.

⁸ *Vocabolario Italiano e Inglese, a Dictionary, Italian and English, formerly compiled by J. F... Now... revised and compared with La Crusca... and enriched with considerable additions, whereunto is added, a Dictionary English and Italian, with severall proverbs and instructions for the speedy attaining to the Italian Tongue*, London, T. Warren for J. Martin, J. Allestry, and T. Dicas, 1659.

⁹ John Rigby Hale, *England and the Italian Renaissance. The Growth of Interest in its History and Art*, Londres, Faber and Faber, 1954, p. 18.

¹⁰ Un exemplaire de cette édition se trouve à la Bibliothèque Nationale de France. Il est à noter que c'est l'érudit italien Giacomo Castelvetro qui commanda à John Wolfe cette impression. La page de titre porte d'ailleurs son nom: "a spese di G. Castelvetro".

"Samuel Daniel et les traductions anglaises du Pastor Fido au XVIIe siècle en Angleterre: du voyage d'Italie à la naturalisation"

étrangers, notamment italiens, dans le texte ou en traduction, et qu'il avait établi de solides liens avec les immigrés italiens de Londres. Il est, entre autres, l'éditeur de trois ouvrages de l'Arétin¹¹, en italien également, et de cinq œuvres de Machiavel¹², toujours en italien, les huit ouvrages comportant de faux lieux d'édition italiens. Wolfe est également connu pour son édition de *The first part of the life and reign of King Henrie the IIII* de John Hayward en 1599 qui lui valut une convocation du Privy Council, en raison de la dédicace élogieuse de Hayward au Comte d'Essex, jugée subversive¹³.

Cette édition du *Pastor fido* en italien est intéressante, parce qu'elle dénote qu'en Angleterre, la tragi-comédie pastorale, publiée "a Londra" par "Volfeo", a encore une dénomination purement italienne en 1591¹⁴. Ce n'est que dix ans plus tard, avec la traduction de 1602, que "Il Pastor Fido" devient "The Faithfull Shepheard", et, de fait, que la pastorale italienne devient anglaise¹⁵.

Je ne me prononcerai pas ici sur l'identité du traducteur. D'après Elizabeth Donno, ce dernier serait Tailboys Dymoke, un des frères de Sir Edward. C'est à lui que l'on attribue désormais cette traduction, avec quelques points d'interrogation, notamment pour une question de date, puisque la dédicace de l'éditeur est datée de 1601, alors que Tailboys Dymoke était déjà mort à cette époque. Selon Elizabeth Donno, ce décalage s'expliquerait par le fait qu'il y a eu erreur sur la date de la dédicace, qui devrait être de 1602, et non de 1601, ainsi qu'elle apparaît¹⁶.

On en sait donc peu sur ce traducteur, mais un peu plus sur son parent Sir Edward Dymoke. Un élément biographique nous intéresse plus particulièrement:

¹¹ *La Prima [Seconda] Parte de Ragionamenti* en 1584, *Quattro Comedie* en 1588 et *La Terza et Vltima Parte di Ragionamenti* en 1589.

¹² *Le Prince (Il Prencipe)* et les *Discours (Discorsi sopra la prima deca di Tito Liuiio)* en 1584, les *Histoires florentines (Historie)* et *l'Art de la guerre (Libro della arte della guerra)* en 1587 et un recueil de textes, dont *L'Âne d'or* et *La Mandragore* en 1588 portant le titre *Lasino doro di Nicolo Machiaueli... con tutte laltre sue operette*.

¹³ Sur John Wolfe, on pourra consulter l'ouvrage très documenté de Clifford C. Huffman, *Elizabethan Impressions: John Wolfe and His Press*, New York, AMS Press, 1988, qui donne notamment la liste de tous les ouvrages publiés et imprimés par Wolfe. Huffman décrit Wolfe comme "the printer par excellence of Italian texts" (p. 13).

¹⁴ D'après Huffman, John Wolfe est coutumier de cette italianisation de son nom (*ibid.*, p. 9).

¹⁵ Sur l'édition d'ouvrages italiens en Angleterre, on pourra consulter l'article de Harry Sellers, "Italian Books Printed in England Before 1640", *The Library*, 4^e série, V (1924), p. 105-128, qui porte essentiellement sur les publications de John Wolfe et de John Charlewood.

¹⁶ Elizabeth Donno, *op. cit.*, p. xxiii-xxiv.

Christine Sukic

en 1590-1591, Sir Edward fit un voyage en Italie, accompagné de Samuel Daniel¹⁷. Daniel évoque d'ailleurs ce voyage dans deux de ses sonnets, dans le recueil *Delia*, publié en 1592¹⁸. Samuel Daniel était lui-même traducteur de l'italien, puisqu'il avait publié en 1585, à la demande de Sir Edward Dymoke, une traduction du *Dialogo dell'impresa militari et amorose* de Paolo Giovio, sous le titre de: *The Worthy Tract*¹⁹, et dont l'éditeur était d'ailleurs déjà Simon Waterson²⁰. Samuel Daniel est souvent considéré comme un imitateur, non seulement de la littérature italienne, mais aussi du théâtre de Sénèque et de ses imitateurs français du XVI^e siècle²¹. Mais il est plus que cela, et sa carrière poétique semble se confondre assez bien avec l'histoire du *Pastor Fido* en Angleterre, du voyage d'Italie à l'écriture d'une pastorale anglaise, de la découverte à la naturalisation, en passant par la traduction et l'imitation.

De cette visite en Italie, on retiendra d'abord une rencontre avec Guarini, au cours de laquelle, si l'on en croit le sonnet de Daniel qui précède la traduction de 1602, le poète italien mit en doute les vertus de la langue anglaise, langue barbare du Nord, sans mesure, c'est-à-dire a-musicale:

Though I remember he hath oft imbas'd
Unto us both, the vertues of the North,

¹⁷ Voir à ce sujet Mark Eccles, "Samuel Daniel in France and Italy", *Studies in Philology* 34 (1937), p. 148-167.

¹⁸ Il s'agit ici de la première édition supervisée par Daniel et publiée par Simon Waterson, puisque, on le sait, vingt-huit des sonnets de *Delia* furent d'abord publiés à son insu en 1591 par un éditeur londonien peu scrupuleux, Thomas Newman, dans une édition posthume de Sidney, *Syr P. S. his Astrophel and Stella. Wherein the excellence of sweete poesie is concluded. To the end of which are added, sundry other rare sonnets of diuers noble men and gentlemen.*

¹⁹ Le titre complet en est: *The Worthy tract of Paulus Iouis, contayning a Discourse of rare inuentions, both Militarie and Amorous called Imprese. Whereunto is added a Preface contayning the Arte of composing them, with many other notable devises*, London, Printed for Simon Waterson, 1585.

²⁰ Daniel était également l'ami de John Florio, depuis ses années d'étudiant à Oxford, puisqu'il écrivit pour lui, dès 1582, quelques vers latins pour un ouvrage que Florio destinait à son cercle d'amis, et intitulé *Giardino di recreatione* (voir Joan Rees, *Samuel Daniel. A Critical and Biographical Study*, Liverpool University Press, p. 5). Sur l'influence exercée par l'Italie sur l'œuvre de Samuel Daniel, voir aussi dans Pierre Spriet, *Samuel Daniel (1563-1619). Sa vie, son œuvre*, Études anglaises, Paris, Didier, 1968, la partie biographique qui concerne les études et les voyages de Daniel (p. 18-85).

²¹ Au sujet de Daniel imitateur, voir le très bon article de Jason Lawrence, "The whole complection of Arcadia chang'd": Samuel Daniel and Italian lyrical drama", *Medieval and Renaissance Drama in England* 11 (1999), p. 143-171. L'article se concentre plus particulièrement sur les emprunts de Daniel à l'*Aminta* du Tasse.

"Samuel Daniel et les traductions anglaises du Pastor Fido au XVIIe siècle en Angleterre: du voyage d'Italie à la naturalisation"

Saying, our costes were with no measures gracd,
Nor barbarous tongues could any verse bring forth.

C'est donc à ce traducteur inconnu, qui parle aussi bien l'italien que l'anglais et qui connaît — selon l'éditeur — la valeur du poète italien, que l'on doit cette "naturalisation" du texte dans la langue barbare. Dans le sonnet "Drawne with th'attractive vertue of her eyes"²² écrit, selon Daniel, en Italie, le poète répond en quelque sorte à Guarini. Employant des termes similaires ("that happy cost", "My joyfull North, where all my fortune lies"), Daniel semble définir un lieu poétique septentrional qui serait séparé du monde, comme île, mais aussi et surtout par sa vertu intrinsèque: "Divided from the world, as better worth". C'est vers ce nord idéalisé et espéré — "The iewell of my hopes desired most" — que se tourne Daniel alors qu'il se trouve dans une Italie forte d'une littérature non pas nationale — le terme serait anachronique — mais à qui sa langue (ou ses langues?) donne une identité propre.

Quelques années plus tard, en 1595, dans un poème adressé à William Jones pour sa traduction du *Nennio* de Giovanni Battista Nenna²³, Samuel Daniel affine encore sa vision de la traduction (ou doit-on parler alors déjà de naturalisation?): "Here dost thou bring (my friend) a stranger borne / To be indenized with us, and made our owne". Là, Daniel parvient à circonscrire encore

²²

Drawne with th'attractive vertue of her eyes,
My toucht hart turnes it to that happie cost:
My ioyfull North, where all my fortune lyes,
The iewell of my hopes desired most.
There where my *Delia* fayrer then the sunne,
Deckt with her youth whereon the world smyleth:
Ioyes in that honour which her beautie wonne,
Th'eternall volume which her fame compyleth.
Florish faire *Albion*, glory of the North,
Neptunes darling helde betweene his armes:
Deuided from the world as better worth,
Kept for himselfe, defended from all harmes.
Still let disarmed peace decke her and thee;
And Muse-foe *Mars*, abroade farre fostred bee.

Ce sonnet porte le numéro 44 dans l'édition de Sprague: Samuel Daniel, *Poems and A Defence of Ryme*, éd. Arthur Colby Sprague, Chicago, Londres, The University of Chicago Press, 1965, p. 32.

²³ Le titre original de l'ouvrage est: *Il Nennio. Nel quale si ragiona di nobilità*, Vinegia, A. Vavassore, 1542. La traduction de William Jones s'intitule *Nennio, Or a treatise of Nobility: Wherein is discoursed what true Nobilitie is, with such qualities as are required in a perfect Gentleman*, [London], Printed by P. S. for L. Linley and J. Flasket, 1595.

mieux ce lieu poétique des Barbares du nord. L'étranger, celui qui est né ailleurs, c'est-à-dire hors de l'île-joyau qu'est l'Angleterre, est "indenized" (ou "endenised", d'après l'*OED*). Il s'agit alors bien d'une naturalisation, puisque l'étranger y est fait citoyen. D'après l'*OED*, ce verbe peut signifier *traduire* ou *métamorphoser*. L'étranger est donc désormais "du lieu" et n'y est plus étranger. Il est, comme le dit Daniel, "avec nous" et "nôtre". On peut dire qu'en quelque sorte, l'Arcadie de la pastorale se superpose pour Daniel à cette Angleterre idéalisée, définie à la fois comme île et lieu isolé. Le berger italien peut s'y aventurer, mais, comme le Carino du *Pastor Fido*, après y être apparu comme étranger, il y deviendra "an Arcadian borne" (traduction de 1602 du *Pastor Fido*, acte V, scène 4).

Cette conscience de la "naturalisation" est aussi celle qu'exprime le traducteur de la version de 1602, puisque, dans les mêmes termes, il se targue d'avoir fait de Guarini un "citoyen anglais" ("an English Denizen"). Il y a encore, malgré tout, un décalage entre le berger-voyageur, qui est d'extraction italienne, et son apparence, puisque, pour être présenté aux "fils de Brute" (les Britanniques), il doit porter un costume anglais, taillé à sa mesure d'une main malhabile: "A silly hand hath fashiond up a sute / Of English clothes". Ce décalage se superpose avec celui qui existe, chez lui, vu non plus comme Italien mais comme berger uniquement, entre ses habits pastoraux et la noblesse de son esprit. Bien qu'il soit italien et porte des habits de berger, il n'en est pas moins noble et anglais. Le traducteur évoque d'ailleurs la possibilité que l'italianité du berger s'éloigne: "If I have failed t'expresse his native looke". On peut noter aussi que la métaphore vestimentaire appliquée à la traduction est assez fréquente. Daniel l'utilise par exemple dans la préface de sa traduction de Giovio, "To the frendly reader", lorsqu'il évoque le texte italien, "barely clothed in an English habite"²⁴.

Il semble que pour Daniel, la traduction soit un pas vers la constitution d'une poésie nationale. Il s'agit de détourner le texte italien vers la langue dite "barbare" afin de l'assimiler dans un lieu poétique anglais. L'Italie, qui est une des étapes traditionnelles du Grand Tour, et donc passage obligé du gentilhomme-voyageur, doit être assimilée, naturalisée, anglicisée, afin de lui prouver en retour que l'Angleterre barbare est aussi source de musique, et peut — doit — devenir un nouveau lieu poétique. C'est ce qui apparaît dans la dédicace que Daniel adresse à la Comtesse de Pembroke pour sa *Cleopatra* révisée, et publiée en 1611:

O that the Ocean did not bound our stile

²⁴ *The Worthy Tract of Paulus Iovius* (1585), Facsimile Reproductions, éd. Norman K. Farmer, Delmar, N. Y., Scholar's Facsimiles and Reprints, 1976.

"Samuel Daniel et les traductions anglaises du Pastor Fido au XVIIe siècle en Angleterre: du voyage d'Italie à la naturalisation"

Within these strict and narrow limits, so,
But that the musique of our well tund Ile
Might hence be heard to Mintium arme & Po,
That they might know how far Thames doth out goe
Declined Tybur, and might not contemne
Our Northern tunes, but now another while
Receiue from vs more then we had from them.²⁵

Comme on le voit, l'île-joyau qui devait autrefois se fermer afin de mieux préserver son identité est maintenant assez forte pour dépasser les frontières que lui impose l'Océan et s'adresser au monde: c'est par la Tamise que passera la voix poétique de l'Angleterre. Se déversant dans l'Océan, elle a un débit plus fort que le Tibre déclinant. Tout se lit désormais en termes de quantité poétique, puisque l'Angleterre pourrait donner plus qu'elle n'a reçu. De même, on peut dire que, selon l'épître de Daniel, la Tamise devient fleuve arcadien, au même titre que le Mincio, fleuve virgilien par excellence. On pense également à l'Alfeo du *Pastor Fido* (Alfeus dans la traduction de 1602).

Plus que de la naturalisation d'un texte, il s'agit de la naturalisation d'un lieu devenu "un monde de mots", pour reprendre le titre du dictionnaire italien-anglais de Florio, *A Worlde of Wordes*, publié trois ans avant *The Faithfull Shepheard*, en 1598²⁶. Dans l'épître dédicatoire adressée aux comtes de Rutland et de Southampton et à la comtesse de Bedford, Florio fait d'ailleurs le constat de la confusion entre le voyage et le langage, sans doute inspiré, comme nombre de traducteurs de l'époque, par l'étymologie du verbe "translate", qui dénote un changement de lieu²⁷. Il décrit son ouvrage comme une carte, aux contours imparfaits mais pouvant servir à indiquer des directions aux voyageurs égarés:

²⁵ "To the most noble Lady, the Lady Mary Countesse of Pembroke", in *Certaine Small Workes heretofore divulged by Samuel Daniel one of the Groomes of the Queenes Majesties privie Chamber & new againe by him corrected and augmented*, London, Printed by I. L. for Simon Waterson, 1607, consulté sur le site de Literature Online (LION).

²⁶ *A Worlde of Wordes, or Most copious, and exact Dictionnarie in Italian and English, collected by Iohn Florio*, Printed at London, by Arnold Hatfield for Edw. Blount, 1598.

²⁷ Dans l'épître au lecteur, Florio utilise aussi le *topos* du traducteur-voyageur, appelant son projet "my new voyage", et parlant de "this our paper-sea" ("To the Reader", *ibid.*).

Christine Sukic

Then may your Honors without any dishonour [...], sometimes be at a stand, and standing see no easie issue, but for issue with a direction, which in this mappe I hold, if not exactlie delineated, yet conueniently prickt out.²⁸

Mais, fils d'un Italien ayant vécu en Angleterre, et lui-même né Italien en Angleterre, Florio ne cherche pas à faire émerger un quelconque lieu poétique anglais. Son dictionnaire est surtout destiné à ceux qui voyagent en Italie ou dans ses livres (il cite d'ailleurs Guarini aux côtés de l'Arioste, du Tasse, de Boccace et de Pétrarque)²⁹. On trouve néanmoins dans son épître un élément intéressant quant au sujet qui nous préoccupe ici, c'est que la langue italienne en tant que telle n'existe pas vraiment. En effet, Florio insiste sur les différences notables qui existent entre les différents dialectes:

How shall we, naie how may we ayme at the Venetian, at the Romane, at the Lombard, at the Neapolitane, at so manie, and so much differing Dialects, and Idiomes, as be vsed and spoken in Italie, besides the Florentine?

En revanche, la langue anglaise ne connaît pas, du moins lorsqu'elle est écrite, de différences aussi marquantes. On voit ainsi que la traduction permet une unification de ces dialectes étrangers. Il y a, dans cette transposition du texte en anglais, un processus de totalisation qui nie les multiplicités et contribue à la formation d'une langue littéraire nationale. Il semble que Samuel Daniel ait bien compris cet enjeu.

La traduction du *Pastor Fido* ne sera donc qu'une étape dans la constitution d'une Arcadie anglaise. Cette constitution correspond aussi à la fin de l'ère élisabéthaine. Lorsque Jacques Ier arrive au pouvoir, Samuel Daniel, fort de son allégeance à Essex, s'autorise à publier un panégyrique au roi, *Panegyrike Congratulatorie*, qu'il fera publier en 1603 avec plusieurs épîtres et surtout, sa *Defence of Rhyme*. L'arrivée au pouvoir du nouveau monarque marque un nouvel espoir chez ceux qui, comme Daniel, veulent faire de la poésie anglaise un univers poétique à part entière: "seeing the times to promise a more regarde to the present

²⁸ "To the Right Honorable Patrons of vertue, Patterns of Honor, Roger Earle of Rutland, Henrie Earle of Southampton, Lucie Countesse of Bedford", consulté sur le site de la Bibliothèque Nationale: <<http://gallica.bnf.fr>>.

²⁹ "Yet heere-hence may some good accrewe, not onelie to truantlie-schollers [...] or to well-forwarde students, that haue turnd ouer *Guazzo* and *Castiglione*, yea runne through *Guarini*, *Ariosto*, *Tasso*, *Boccace*, and *Petraarche*" (*ibid.*). Jason Lawrence note d'ailleurs que la célèbre allusion à ces auteurs italiens dans le *Volpone* de Ben Jonson se fait dans le même ordre, à une exception près, que celui qui apparaît dans cette épître dédicatoire de Florio ("The whole complection of Arcadia chang'd", *op. cit.*, p. 156).

"Samuel Daniel et les traductions anglaises du Pastor Fido au XVIIe siècle en Angleterre: du voyage d'Italie à la naturalisation"

condition of our writings, in respect of our Sovereignes happy inclination this way"³⁰ écrit Daniel, qui déchantera cependant bien vite. Dès lors, la traduction est indispensable puisqu'elle permet d'assurer une plus grande homogénéité dans cet univers de mots. La meilleure manière de ne plus être considéré comme barbare, c'est d'établir soi-même une nouvelle définition de la barbarie linguistique, la langue anglaise, "our owne native language" devenant langue naturelle qui fait apparaître de nouvelles frontières, et de nouveaux statuts pour l'acquisition de la nationalité:

... I can not but wonder at the strange presumption of some men that dare so audaciously adventure to introduce any whatsoever forraine wordes, be they never so strange; and of themselves as it were, without a Parliament, without any consent, or allowance, establish them as Free-denizens in our language.³¹

Le nationalisme de Daniel n'a rien à voir avec celui que professait Ascham, qui recommandait dans *The Scholemaster* de n'apprendre l'italien qu'en Angleterre, mais qui pensait également que, même à Londres, la jeunesse pouvait facilement être corrompue par des traductions d'œuvres italiennes:

These be the inchantementes of Circes, brought out of Italie, to marre mens maners in England: much, by example of ill life, but more by preceptes of fonde bookes, of late translated out of Italian into English, sold in euery shop in London, commended by honest titles the soner to corrupt honest maners: dedicated ouer boldlie to vertuous and honorable personages, the easielier to begile simple and innocent wittes.³²

Pour Ascham, il est évident que la naturalisation est impossible: l'œuvre italienne demeure italienne, et n'a aucune chance d'acquérir une quelconque forme de citoyenneté.

Chez Daniel, la naturalisation est possible, et même désirée. Depuis sa traduction des *Imprese* de Paolo Giovio, Daniel exprime ce désir, ainsi que l'atteste la remarque du préfacier anonyme, N. W., rendue célèbre par l'allusion à Giordano Bruno mais qui est importante aussi parce qu'elle accorde au jeune Daniel ce devoir de "révélation" du texte étranger:

³⁰ *A Defence of Ryme, in Sprague, op. cit.*, p. 127.

³¹ *Ibid.*, p. 158.

³² *The Scholemaster*, London, John Daye, 1570. Ouvrage consulté sur le site de la bibliothèque de l'Université de Virginie (Electronic Text Center): <http://etext.lib.virginia.edu/toc/modeng/public/AscScho.html>.

Christine Sukic

Iovius therefore is bound to you, both for absolving and blazing his inventions abroad in this famous Iland, and we are beholding unto you for revealing them to us: wherein truely both arte in translating, and knowledge in judging, justly may challenge their fees. You cannot forget that which Nolanus (that man of infinite titles among other phantasticall toyes) truely noted by chaunce in our Schooles, that by the helpe of translations, all Sciences had their offspring, and in my iudgement it is true.³³

La naturalisation passe donc par l'étape nécessaire de la traduction, depuis les années d'études de Daniel à Oxford et cette rencontre avec le Nolain — et sans doute aussi l'amitié avec Florio — puis le voyage en Italie, avec cette entrevue, qui apparaît déterminante, avec Guarini, et se termine par l'écriture directe en anglais, celle de sa *Queenes Arcadia*, représentée pour la première fois en 1605, publiée en 1606 et dédiée, bien évidemment, à la reine Anne. Dans l'épître dédicatoire, on ne trouve pas de référence nationale, ni à l'Angleterre, ni à l'Italie, si ce n'est un proverbe italien, qui suit la dédicace, "chi non fa, non falla". Nous sommes désormais clairement dans une Arcadie née d'un monde de mots septentrional, mais non plus barbare. Daniel ne représente l'origine italienne de la tragi-comédie pastorale que par cette trace discrète, en une sorte de défi rétrospectif à la critique acerbe de Guarini.

³³ *The Worthy Tract of Paulus Iovius, op. cit.*

"Samuel Daniel et les traductions anglaises du Pastor Fido au XVIIe siècle en Angleterre: du voyage d'Italie à la naturalisation"

Annexes

1. Chronologie:

1591: *Il Pastor Fido: tragicomedia pastorale (Aminta, favola boschereccia del S. Torquato Tasso.)* Per G. Volfeo, a spese di G. Castelvetri, Londra, 1591.

1602: *Il Pastor Fido: or the faithfull Shepheard. Translated out of Italian into English,* For S. Waterson, London, 1602.

1604: "Pastor Fidus ", [William Quarles?], Cambridge.

1630: "IL pastor Fido or the Faithfull Sheapheard. An excellent Pastorall written in Italian by Battista Guarini and translated into English by Jonathan Sidnam, Esq., Anno 1630 " (BL MSS: Add. 29493).

1647: *Il Pastor Fido. The faithfull Shepheard. With an addition of divers other Poems, concluding with a short discourse of the long Civill Warres of Rome... by Richard Fanshawe, Esq,* R. Raworth, for Humphrey Moseley, 1647.

1677: Elkanah, Settle, *Pastor Fido: or, The Faithful Shepherd. A Pastoral,* London, 1677.

2. Traduction de 1602: le paratexte.

a. La dédicace de Samuel Daniel à Sir Edward Dymoke.

To the right worthie and learned Knight, Syr Edward Dymock, Champion to her Maiestie, concerning this translation of *Pastor Fido*.

I do reioyce learned and worthy Knight,
That by the hand of thy kinde Country-man
(This painfull and industrious Gentleman)
Thy deare esteem'd Guarini comes to light:
Who in thy loue I know tooke great delight
As thou in his, who now in England can
Speake as good English as Italian,
And here enjoyes the grace of his owne right.
Though I remember he hath oft imbas'd
Unto us both, the vertues of the North,

Christine Sukic

Saying, our costes were with no measures gracd,
 Nor barbarous tongues could any verse bring forth.
 I would he sawe his owne, or knew our store,
 Whose spirits can yeeld as much, and if not more.
 Sam. Daniell.

b. La dédicace du traducteur à Sir Edward Dymoke.

A Sonnet of the Translator, dedicated to that honourable Knight his kinsman, Syr Edward Dymock.

A silly hand hath fashiond vp a sute
 Of English clothes vnto a traoueller,
 A noble minde though Shepheards weeds he weare,
 That might consort his tunes with Tassoës lute,
 Learned Guarinies first begotten frute,
 I haue assum'd the courage to rebeare,
 And him an English Denizen made here,
 Presenting him vnto the sonnes of Brute.
 If I haue faild t'expresse his natiue looke,
 And be in my translation tax'd of blame,
 I must appeale to that true censures booke
 That sayes t'is harder to reforme a frame,
 Then for to build from ground worke of ones wit,
 A new creation of a noble fit.

c. La dédicace de l'éditeur à Sir Edward Dymoke.

To the right worthy and learned Knight, Syr Edward Dymock, Champion to her Maiestie.

Syr, this worke was committed to me to publish to the world, and by reason of the nearenesse of kinne to the deceased Translator, and the good knowledge of the great worth of the Italian Author, I knew none fitter to Patronize the same then your worthinesse, to whom I wish all happinesse, and a prosperous new yeare. London this last of December, 1601.

Your Worships euer to be commaunded.

Simon Waterson.